

C'EST FINI.

C'est fini, il ne me reste plus rien. C'est fini avant d'avoir commencé, réellement commencé. Tout est fini. Sans qu'on m'ait donné le droit de commencer, de décider de commencer. Sans qu'on m'ait donné le temps de comprendre que c'était commencé. C'est fini. Je suis face à rien, dans le vide. Je ne délire pas. Non. Pas du tout. Ma vie, elle, oui, elle délirait, mais pas moi. Jamais. Ma vie. Quelle absurdité, ça n'a pas de sens de dire ma vie. Il n'y a pas de ma vie. Il n'y a que la vie. C'est tout. Et elle s'est jouée de moi à sa guise, avec ses caprices et ses velléités. Un jouet. Une marionnette, voilà ce que j'étais. C'est la réalité, pour autant qu'elle existe. De quoi sommes-nous maîtres ? De notre naissance ? De notre vie ? De notre mort ? Non, nous ne sommes maîtres

de rien. La conscience de vivre sa vie, d'exister, n'est qu'une chimère éphémère. Avant même que la mort soit là, nous n'y sommes plus. La grossièreté du réel nous écrase, nous réduit au néant. La conscience de ne pas exister, de ne jamais réellement exister, voilà ce que c'est, vivre.

Au-dessus de ma tête, le plafond. Un blanc immaculé. Il assiste à ma décadence. Il écoute, entend, voit tout. Impitoyable, voyeur, persécuteur. Dès le début, il était là. Il me surveille. Il me juge. Il se croit fort, au-dessus de tout le monde. Vaniteux. C'est lui qui m'enferme ici. Il me torture, dans cette chambre. C'est lui, mon ennemi. Le plafond. Il m'empêche de voir, de m'éloigner, de partir. Il y a toujours un plafond pour rappeler la réalité. Un plafond qui pèse sur le cœur, étouffant. La peinture, toute blanche, pas une tache, pas une écaille. Rien. Rien depuis une semaine. Inébranlable plafond. Il écoute, voit tout, sans bouger, sans rien faire. Il s'en fout. Moi aussi, je m'en fous. Il s'écroule bientôt, le plafond. Il se goure. Il ne me voit pas. Je ne me vois pas. Je ne vois personne. Moi, c'est personne. Je n'existe

pas. Je ne suis que le fantôme de mon imagination. Inutile de vouloir toujours donner un sens à tout. Plus rien n'a de sens. Plus personne. Je n'existe pas. Je ne suis qu'une image. Une image. Des images, comme les restes de la vie, comme les morts qui vivent dans ma tête. La survie de la vie. Il s'écroule bientôt le plafond. Il tarde. Ça m'énerve. Tout m'énerve. Le tintouin des vivants. Leur monde. Leurs ronds-points. Tourner en rond, répéter des milliers de fois les mêmes journées, les mêmes soirées sans se lasser. Partir par le même chemin, le matin, et revenir par le même chemin, le soir, sérieusement, jusqu'à épuisement. Jusqu'à la mort. Ils répètent. Ils tournent. Ils courent d'illusion en illusion. Il n'y avait pas de rond-point autrefois dans mon village. Il n'y avait que des champs, des routes. Mais les vies étaient déjà des ronds-points. Moi j'ai cru vivre une vie en ligne droite, prendre le plus de distance possible du point de départ ; aller toujours de l'avant. Toujours vers l'ailleurs. C'est raté. J'ai tout raté. Plus je me suis éloigné du lieu initial, plus je m'en suis rapproché. C'est un cercle vicieux, le mystère nauséabond de la vie. Pas moyen d'y échapper. Pas

moyen de se sauver de la vie. Elle veut m'achever. Je n'existe pas. Je ne suis rien. Pas même une pensée.

Je suis né je ne sais où, mais j'ai grandi dans un hameau au centre de la Bretagne. J'ai quitté l'école à treize ou quatorze ans pour devenir garçon de ferme. Trois, quatre ans plus tard, je suis parti pour Paris. Je galérais dans les quartiers mal famés et fréquentais les putes. À l'époque, je ne connaissais rien de la vie et n'avais rien, à part mes dix-sept ans ; et ça, ça plaisait beaucoup aux prostituées, qui en avaient vu de toutes les couleurs, comme elles me le répétaient souvent, et qui ne se faisaient plus d'illusions sur l'avenir de l'humanité. Mon côté idiot du village les attendrissait et elles aimaient s'occuper de moi, comme si j'étais un peu leur fils. Et moi, je me laissais faire sans réfléchir, sans me poser de questions. Ce n'était pas désagréable d'être chouchouté par plusieurs femmes à la fois. Je passais mon temps à errer dans les rues. Dès mon arrivée à Paris, j'étais allé à Montmartre. J'aimais Montmartre avant de l'avoir vu. Les longs escaliers. Le Bateau-Lavoir, la place Émile-Goudeau, le bistro à côté où Corentin allait autrefois. Le cimetière Saint-Vincent, la

rue des Saules. Le studio 28, la rue Lepic. Le Moulin de la Galette, le Moulin-Rouge, la place Blanche. Tout y était, tel que Corentin me l'avait décrit. Je flânais des heures sans jamais me lasser. Je passais, repassais plusieurs fois par les mêmes rues. J'adorais les squares, les coins et les recoins qui en cachaient d'autres. Les propriétés privées dont on ne voyait que les murailles m'attiraient. Je devinais les jardins qui se cachaient à l'intérieur. J'adorais aussi les vignes face au petit cimetière Saint-Vincent. Ce coin n'avait presque rien d'une ville ; ça me rappelait la Bretagne et les champs de pommiers. J'étais naïf, peut-être heureux, en tout cas léger, insouciant, indolent, jeune. J'adorais me laisser guider, au hasard des rues, par l'odeur des chèvrefeuilles. J'adorais contempler Paris, l'avoir à mes pieds. Je goûtais à la liberté, à la vie. Je me disais : voilà, je suis enfin à Montmartre, oui je suis à Montmartre. À Paris. Mais ça n'a pas duré. Pas longtemps. Les choses ont basculé. Moi je n'attendais rien de la vie, mais c'est elle, elle et le déferlement de ses événements les plus improbables qui m'ont emporté loin de moi, loin de ma vie. Moi de point d'ancrage, je n'en ai jamais eu. Je ne